

LETTRE AUX AMIS

DES FRÈRES ET DES SŒURS DE SAINT JEAN

N° 1

Mai 1986

Chers amis,

“*Qu'est-ce que la Vérité*” ? Si Pilate avait écouté fidèlement, le cœur ouvert, l'enseignement du Christ à ses disciples ou aux foules qui se pressaient autour de Lui, il n'aurait sans doute pas posé cette question à Jésus.

Aujourd'hui, la Communauté Saint Jean nous invite à la recherche de la Vérité, ce qui demande un effort de réflexion dans la prière. La recherche de la Vérité, ici, est différente de celle perçue dans le langage courant. Elle est fondée sur une expérience religieuse, celle de la rencontre avec Dieu. La Vérité resplendit dans la personne du Christ, qui est à la fois le médiateur et la plénitude de la Révélation.

L'un des sens de vérité mis en valeur dès l'Ancien Testament est celui de fidélité. Permettez-moi de le retenir plus particulièrement pour vous remercier “*en vérité*” de l'aide que vous apportez d'une manière si constante, preuve de votre attachement à tous les frères et sœurs de Saint Jean.

Luc Flichy
Président de l'Association

VIE CONTEMPLATIVE A L'ÉCOLE DE SAINT JEAN ET RECHERCHE DE LA VÉRITÉ

Au terme de sa vie, en présence de Pilate qui représente le pouvoir politique de César, Jésus définit sa mission : rendre témoignage à la vérité. *“Je suis venu pour rendre témoignage à la vérité”* (Jn 18, 37), affirme-t-il lorsque Pilate l’interroge. Incapable de recevoir ce témoignage, qui est aussi bien pour lui que pour les grands prêtres, Pilate est profondément étonné : comment un homme qu’on cherche à condamner, si proche de la mort, peut-il proclamer avec tant de paix, de lucidité et d’amour : *“Je suis venu pour rendre témoignage à la vérité”*? La destinée de sa propre vie humaine n’est rien face à la vérité. La noblesse de l’âme de Jésus n’est-elle pas alors révélée à Pilate? Pour quelqu’un qui est sans doute sous l’influence d’une philosophie stoïcienne — celle qui était enseignée à Rome à cette époque —, et qui juge la religion juive de l’extérieur et dans la lumière d’une telle philosophie, cette affirmation de Jésus est admirable. Elle commande toute son attitude, qui rejoint bien, en la dépassant infiniment, celle de Socrate condamné à mort. Si Pilate ne reçoit pas pleinement le témoignage de Jésus, il ne le refuse cependant pas. Mais ayant peur de son exigence, il interroge : *“Qu’est-ce que la vérité?”* (Jn 18, 38).

Cet ultime témoignage de Jésus devant Pilate n’est-il pas celui que l’Esprit Saint réclame aujourd’hui de l’Eglise face au monde, face aux hommes errants qui ne savent plus où aller? N’est-ce pas ce que Vatican II réclame de l’Eglise? Vatican II demande cette *“ouverture”* au monde, non pas, certes, pour s’adapter à un monde qui se matérialise et se laïcise, mais pour le sauver, pour être proche des hommes d’aujourd’hui afin de réveiller en eux ce qu’il y a de meilleur et qui est si enfoui, ce qui en eux est capable de s’élever au-delà d’eux-mêmes et de les mettre en attente d’un secours, d’un appel qui vient *“d’en-haut”* (Jn 8, 23). N’est-ce pas cela, *“rendre témoignage à la vérité”*?

Le Saint-Père, en venant à Paris, a déclaré aux évêques que l’Eglise vit aujourd’hui une tentation telle qu’elle n’en a encore jamais vécue, qu’elle vit une *“méta-tentation”*. Pour le chrétien d’aujourd’hui, docile à l’enseignement de l’Eglise, rendre témoignage à la vérité consiste en premier lieu à affirmer que notre unique Sauveur, c’est le Christ, l’Envoyé du Père, qui nous aime en s’offrant lui-même à la Croix, c’est Jésus qui nous aime d’un amour tel qu’il donne sa propre vie d’homme pour nous sauver, pour faire de nous des fils bien-aimés du Père. Ce témoignage a toujours été l’essentiel du témoignage chrétien, mais il prend aujourd’hui un caractère d’urgence très spécial. Face à une certaine théologie de la libération qui, souvent à cause d’une générosité trop humaine, trop hâtive, voudrait sauver l’homme par des méthodes provenant d’idéologies athées, empruntées à ceux qui luttent contre l’Eglise de Jésus, le chrétien d’aujourd’hui doit revenir à la source de toute vérité, de toute lumière, le Christ lui-même, contemplé dans toute sa vérité, tel que le Père lui-même nous le révèle : *“Celui-ci est mon Fils, le Bien-Aimé, en qui j’ai mis toutes mes complaisances; écoutez-le”* (Mt 17, 5). C’est le Bien-Aimé du Père, l’**agapètos**; c’est lui notre unique Sauveur, notre Vérité.

C'est dans cette lumière si actuelle, et si caractéristique de la vie chrétienne, que les Frères de Saint Jean désirent rechercher la vérité, pour être des "*filis de lumière*" (Jn 12, 36). Saint Jean lui-même dans sa **première Epître** (1 Jn 1, 5-7 ; 2, 8-11) nous le demande expressément, comme l'exigence fondamentale de notre vie chrétienne. Si nous désirons être des fils de lumière, nos communautés seront des "*foyers de lumière*", ce que Marthe Robin avait si fortement reçu comme étant l'exigence première du renouveau de l'Eglise. S'il n'y a pas cette recherche intense de la vérité, l'exercice même de la charité fraternelle perdra très vite sa pureté, en se confondant avec l'amour humain et les élans passionnels de notre pauvre cœur d'homme : au lieu de les assumer, l'amour divin se dégradera en s'alourdissant. Très vite, l'exercice de la charité à l'égard du Père perdra sa vigueur contemplative, se laissant enliser par l'imaginaire, les mirages de toutes sortes. Cette recherche de la lumière est donc nécessaire pour maintenir toutes les exigences de la charité fraternelle et de l'amour filial à l'égard du Père (ce que Marthe exprimait en parlant de foyers de lumière, de charité et d'amour).

Etre des fils de lumière est évidemment un don gratuit du Christ, "*lumière du monde*" (Jn 8, 12), "*lumière véritable*" (Jn 1, 9), "*lumière de la lumière*"; c'est le fruit direct de la béatitude des cœurs purs : "*Ils verront Dieu*" (Mt 5, 8). Pour être fils de lumière, il faut vivre face à la lumière véritable ; il faut être tout entier tourné vers cette lumière et la laisser nous imprégner du "*dedans*", par l'amour divin et dans cet amour divin. Il faut accepter volontairement, amoureuxment, au plus intime de notre intelligence, de "*naître d'en-haut*" (Jn 3, 3), de ne plus être uniquement "*nous*", mais d'être le Christ en nous ; il faut accepter de laisser le Christ être en nous l'unique lumière, et cela dans l'obscurité de la foi, en attendant la lumière de la vision béatifique.

Pour vivre de ce don — être des "*filis de lumière*" —, il faut en avoir soif, il faut le demander incessamment. N'est-ce pas cette prière qui nous est révélée dans le **Livre de la Sagesse** (Sag 7, 7-14) ? Cette prière, nous devons la faire nôtre, dans le Christ Jésus, notre Sagesse (1 Co 1, 30).

Mais si cette sagesse nous est donnée gratuitement, si elle fait de nous tous des fils de lumière, si nous devons en avoir soif et la demander incessamment, il faut comprendre qu'elle ne pourra être reçue en nous et s'épanouir pleinement que si nous-mêmes nous mobilisons toutes nos forces pour nous rendre capables, autant que nous le pouvons, de la recevoir et d'y coopérer. En effet, plus les dons de Dieu sont grands et gratuits, plus ils exigent notre coopération et notre attention généreuse. Dieu n'aime pas favoriser notre paresse ; et souvent, les dons de Dieu disparaissent, s'effacent en nous parce que nous n'avons pas assez coopéré, parce que nous n'avons pas répondu avec assez de générosité et d'intelligence.

Cette prière à la sagesse, pour être vraiment efficace, réclame donc de nous une mobilisation de toutes nos forces pour rechercher la vérité, même au niveau le plus humble : la recherche de la vérité philosophique. C'est la première sagesse

que nous pouvons acquérir par notre propre travail : Dieu notre Père ne nous a-t-il pas donné une intelligence capable d'atteindre la vérité, capable d'atteindre progressivement ce que saint Thomas appelle les **praeambula fidei** ? Les **praeambula fidei** sont tout ce qui dispose notre intelligence à recevoir la lumière de foi : la découverte de l'existence d'un Être premier que les traditions religieuses appellent Dieu, la découverte de notre âme spirituelle et immortelle, le problème de la création, l'homme dans sa dimension religieuse. Dieu, Père de notre intelligence, ne veut pas que ce don qu'il nous a fait soit comme enfoui ; Dieu ne veut pas que nous oublions d'exercer notre intelligence dans sa recherche propre de la vérité. Cet oubli est le plus terrible des oublis : n'implique-t-il pas un mépris à l'égard de ce **don** naturel que notre Père nous a fait, par lequel nous sommes capables de remonter jusqu'à lui ?

Voilà pourquoi nous ne voulons pas succomber à cette terrible tentation, si forte depuis Luther, de prétendre que notre intelligence ne peut pas par elle-même découvrir celui qui est son Père, qu'elle est orpheline et ignore son Père véritable.

Mais comment réveiller cette intelligence pour lui permettre de découvrir son Père ?

Notre intelligence peut commencer à se réveiller en réfléchissant sur les caractères propres de ses diverses opérations : nous pensons à l'homme, à Pierre, à nous ; nous discernons ce qui est bon de ce qui est mauvais, nous sommes capables de porter des jugements affectifs sur les personnes qui nous entourent, nous pouvons être poussés à réaliser telle ou telle œuvre artistique, nous pouvons critiquer la manière dont pensent et jugent ceux qui vivent autour de nous. Cette réflexion nous montre la richesse extraordinaire de notre vie intellectuelle, notre soif de rechercher des certitudes et de les confronter.

Nous pouvons aussi comprendre que cette vie intellectuelle, si intense soit-elle, ne nous suffit pas : nous sommes aussi capables d'aimer les hommes qui sont proches de nous, avec qui nous vivons, travaillons ; nous sommes capables de les choisir comme amis, comme compagnons de route. Nous pouvons réaliser avec eux une œuvre commune. Cet amour, tout en assumant diverses formes d'amour sensible, a quelque chose d'unique : il est spirituel ; il nous fait sortir de nous pour aimer vraiment l'autre pour lui-même, sans accaparement, sans égocentrisme.

Par cette double orientation de notre vie spirituelle, nous découvrons un horizon de recherche quasi infini ; nous saisissons en celui-ci un certain dépassement à l'égard du monde physique, conditionné par l'espace et le temps. Mais cet horizon de recherche, en lui-même, considéré en ce qu'il a de propre, n'est pas la réalité existante dans son aspect fondamental et substantiel ; il est une forme intentionnelle, relative à un autre et toute dépendante de notre activité spirituelle. Ce domaine de l'intentionnalité si riche, si indéfini qu'il soit, n'est pas l'être au sens plein et parfait, substantiel ; il est un certain être, fruit de notre intellection et de notre volonté ; il est un être intermédiaire. Mais il n'est pas la réalité existante substantielle.

Cette réflexion sur nos opérations spirituelles, si poussée, si pénétrante, si fine qu'elle soit, ne pourra jamais dépasser l'**intentionnalité** intelligible et affective ; elle ne pourra jamais découvrir autre chose que la vitalité la plus élevée qui soit ; une vitalité spirituelle, mais qui demeure dans l'immanence.

Il est certes très important et très intéressant de réveiller notre intelligence de cette manière, mais ce n'est pas suffisant. On ne peut pas s'y arrêter. Jamais par là notre intelligence et notre volonté ne pourront se développer pleinement, en se dépassant et en saisissant l'"*être sauvage*" — l'être en ce qu'il a d'unique — et le bien dans sa transcendance propre — la personne humaine en sa dimension d'esprit capable de s'élever jusqu'à son Père.

A côté de ces expériences d'intériorité spirituelle, si riches et si séduisantes, il y a nos expériences plus primitives, plus radicales, plus humbles : celles qui proviennent de l'alliance de notre intelligence avec nos sens externes. Nous découvrons alors une réalité existante autre que notre vie intellectuelle et affective, volontaire. Nous découvrons que quelque chose existe vraiment comme un "*au-delà*" de nos opérations vitales spirituelles. Cet "*au-delà*" peut être considéré comme ce qui résiste, ce qui mesure, ce qui est plus primitif que la forme intentionnelle assimilée dans la connaissance la plus élémentaire, la plus générale, la plus commune ; cet "*au-delà*" est saisi par notre intelligence parfaite, celle qui est capable de discerner et de juger. En définitive, cette réalité existante est "*l'homme*" ; celui-ci est bien en effet pour nous la réalité existante immédiate la plus parfaite.

Du point de vue affectif, notre volonté d'aimer veut atteindre ce qui l'attire, ce qui suscite en elle un amour. Elle ne se contente plus d'aimer, mais elle veut remonter à la source de cet amour ; il s'agit non seulement de celui qui aime, mais de ce qui éveille l'amour, le bien existant. C'est encore un "*au-delà*" ; celui-ci est en premier lieu pour nous l'homme.

En découvrant l'homme existant (ce-qui-est, ce-qui-est-bon) comme source, au-delà de nos opérations vitales, nous sommes sur une route qui peut nous conduire progressivement vers la Réalité première. Car, précisément, considérer l'homme existant comme ce-qui-est et ce-qui-est-bon, nous permet de nous situer immédiatement au-delà de tout primat de l'idée. Or, précisément, l'homme existant tel que nous l'atteignons apparaît comme ayant une existence irréductible à toutes les autres réalités existantes, et comme limitée. Elle ne peut donc pas être première au sens absolu, mais elle peut orienter vers une autre réalité dont elle dépend.

C'est ici qu'il faudrait montrer comment une philosophie réaliste, qui regarde en premier lieu l'homme existant, implique divers niveaux d'analyse. En effet, cette réalité qu'est l'homme n'est pas saisie par nous d'une manière intuitive ; nous l'expérimentons selon ses diverses dimensions :

— L'homme est capable d'aimer et de porter des responsabilités. Parmi celles-ci, celle de l'ami qu'il s'est choisi est la plus importante. Il est capable aussi de transformer l'univers et de se transformer lui-même par son travail ; il est capable d'édifier une communauté familiale et politique.

— L'homme fait aussi partie de l'univers par son corps ; il est conditionné par le temps et le lieu, et il en dépend. L'homme est un vivant parfait ayant son autonomie propre. Il existe, subsistant en lui-même comme un tout et comme une personne capable de s'orienter et de se déterminer ; il est une personne. Il peut découvrir sa dépendance à l'égard d'un Dieu créateur, qu'il peut reconnaître en l'adorant.

Chacune de ces expériences oriente le philosophe dans sa recherche : il est désireux de n'oublier aucune de ces dimensions de l'homme, sachant que l'homme existant possède en lui une richesse qu'il ne pourra jamais saisir d'une manière exhaustive. C'est pourquoi le philosophe ne peut arrêter sa recherche ; il la reprend toujours. Progressivement, ces analyses qui font découvrir les divers principes philosophiques de ce qu'est l'homme — dans ses opérations spirituelles (amour d'amitié, réalisation artistique, coopération), dans son devenir, dans sa vie et son être, son exister — conduisent le philosophe à la découverte de l'Être premier. L'homme existant, sa propre personne, postule impérativement l'existence d'un Être premier, dont l'homme est l'image ; et l'homme ne peut que s'orienter vers lui.

Par là, le philosophe découvre que l'homme existant est une attente à l'égard d'un Être premier créateur. C'est en ce sens que la philosophie s'achève nécessairement en sagesse. La recherche de la vérité conduit à la contemplation.

fr.M.-D. Philippe, o.p.